



BÉNÉDICTE  
**RIEY**

**CULPABILITÉ  
MORTELLE**

éditions  
**Les Presses Littéraires**



CULPABILITÉ  
MORTELLE

Retrouvez tous nos titres de la collection  
Crimes et châtiments sur  
[www.lespresseslitteraires.com](http://www.lespresseslitteraires.com)

Photo de couverture :  
© Pixabay - Sascha Schiegg

ISBN : 979-10-310-1689-4  
© Bénédicte Riey – Les Presses Littéraires, 2026

BÉNÉDICTE RIEY

CULPABILITÉ  
MORTELLE

Les <sup>éditions</sup> Presses Littéraires



## Chapitre 1

Après une nouvelle nuit agitée, Mélody s'assit au bord de son lit. « Quel horrible cauchemar », pensa-t-elle, soulagée de revenir à la réalité. Elle gardait en mémoire cette dernière image d'une oie ou peut-être d'un canard, au long cou, derrière un grillage rouillé consolidé de palettes en bois vieilli. Les phares de sa voiture l'aveuglaient éclairant son bec grand ouvert. L'animal, figé dans la lumière, devait crier mais aucun son ne lui parvenait. Enfermée dans l'habitacle, le front presque collé au pare-brise, elle roulait lentement en direction de la clôture où le volatile s'affolait. A priori, l'histoire n'avait rien de terrifiant, pourtant une angoisse sourde l'avait saisie aussi absurde qu'inexplicable.

La tête entre ses longs doigts fins, elle prit une respiration profonde avant de se lever. La bouche pâteuse, elle se dirigea vers la salle de bain pour se rafraîchir. Face au miroir, elle examina ses traits tirés. D'ordinaire, sa chevelure noire tombait en un carré lisse et soyeux, encadrant son visage avec précision.

Ce matin, elle faisait face à un spectacle de désolation capillaire. « Quelle tête de nœud », pensa-t-elle en glissant ses mains entre les mèches emmêlées. Elle inclina la tête, histoire de voir si ça passait mieux sous un autre angle. Non, c'était pire. Elle tenta à nouveau un lissage manuel, mais ses doigts s'y embrouillèrent à nouveau. Ses yeux, pochés par la quarantaine approchant, venaient de gagner une rangée de cernes. En s'approchant du miroir, elle croisa son propre regard. Il reflétait un tourment intérieur profond qui la déstabilisa un peu. Sa bouche avait perdu son galbe et sa peau portait les stigmates de quelques excès. Décidément la nuit n'avait pas été reposante. Barbouillée, elle rejoignit la cuisine pour se préparer un expresso réconfortant.

– Oh là là... ! J'ai fait un cauchemar tellement bizarre, annonça-t-elle à Peter, son conjoint, qui était en train de boire son café, debout, face à la fenêtre.

L'homme se retourna lentement. Le visage pâle, il lui répondit doucement :

– Tu ne te souviens pas ?

– De quoi parles-tu Peter ? De mon cauchemar ? Tu veux que je te le raconte ? s'étonna-t-elle.

Il n'était pas du matin et encore moins du genre à bavarder dès le réveil. Il préférait s'isoler, plongé dans ses petits jeux sur son téléphone. Mais ce matin-là, il n'était pas comme d'habitude et, d'ail-

leurs, il n'y avait pas que son comportement qui était étrange.

– C'est quoi ce survêtement ? S'amusa-t-elle en observant son compagnon qui avait quitté son caleçon de nuit pour une tenue inhabituelle.

D'ordinaire, il affichait un style à la fois classe et décontracté avec sa chemise ajustée et son jean parfaitement coupé. Sauf que ce jour-là, il était en jogging. Et ce n'était pas la belle tenue de footballeurs, avec les couleurs assorties, le tissu un peu brillant et le petit logo qui va bien. Non, Peter portait un vieux machin informe, d'un gris douteux, pelucheux à souhait.

– J'ai dû m'habiller en vitesse cette nuit pour venir te chercher, répondit-il.

Elle le dévisagea un instant. Sa mâchoire carrée était légèrement crispée et ses cheveux épais avaient perdu leur éclat, comme si quelques cheveux blancs s'étaient invités sur sa tête pendant la nuit. Ses yeux marron restaient chaleureux, mais il y avait du reproche dans son regard. Elle avait cette capacité presque dérangementante à décoder les expressions de son mari, à lire dans les plis de son visage comme dans un livre familier. Mais elle ne se contentait pas de lire, elle interprétait bien souvent un peu trop. Était-elle en train de tomber dans ses travers ?

Elle avait cette manie de fabriquer des films entiers avec trois fois rien, rongée par son imagination

fertile et par ses angoisses enfouies. Peter la connaissait si bien. Il voyait tout de suite quand cette fièvre mentale s'emparait d'elle. En général, il levait les yeux au ciel et avait toujours une remarque bien placée pour la détourner de ses idées noires.

Mais ce matin-là, pas un mot réconfortant, pas la moindre pique pour désamorcer ses pensées qui s'emballaient. Qu'avait-elle bien pu faire ? Il fallait qu'elle chasse au plus vite ce brouillard qui se diffusait au fond d'elle-même.

– Venir me chercher ? Où ?

– Au commissariat, en pleine nuit... tu ne te souviens pas ?

Non, en dehors de l'étrange image d'un canard effrayé, figé dans le faisceau des phares de sa voiture, elle n'avait aucun souvenir. D'ailleurs, ce canard avait-il vraiment existé ? Elle n'en savait rien.

La veille, elle avait retrouvé Martin et Dorothee au bar. Ils avaient trinqué au départ de l'aide-soignante malveillante et les verres s'étaient enchaînés. Dans son esprit embrumé, elle gardait l'impression d'un moment joyeux, mais il s'était effacé dans un trou noir total. Fixant le carrelage de sa cuisine, elle sentit la chaleur lui monter aux joues et ses oreilles se boucher sous l'effet du stress.

– Non, pourquoi ? Qu'est-ce que je faisais au commissariat ?

– Tu t'es fait arrêter en état d'ébriété au volant de ta voiture et tu as failli perdre ton permis.

Honteuse, elle observait son mari qui ne semblait pas lui jouer un tour. Penchée au-dessus de son café tiède, elle se concentra pour tenter de faire émerger quelques souvenirs enfouis. Comme par magie, des premiers flashes remontèrent des méandres de sa mémoire étouffée par l'alcool. Elle était autant surprise par le fonctionnement de son cerveau que par les films qui défilaient devant ses yeux : le commissariat, les deux policiers et le banc où elle avait attendu Peter. En dehors de ces images, elle ne se rappelait toujours pas.

– J'ai une amende, je suppose.

– Oui, mais ce sont les réparations de la voiture qui m'inquiètent.

– Les réparations ? Pourquoi, j'ai abîmé la voiture ?

– Tu ne te souviens donc pas du tout. Déjà, hier, au commissariat, tu étais dans le déni et tu voulais repartir en voiture comme si de rien n'était. On va y aller, tu verras...

Elle avait cette boule dans la gorge qu'elle connaissait si bien, la boule de la culpabilité. Elle, qui se rêvait être « Madame Parfaite », venait encore de faire une belle connerie. Et elle allait découvrir petit à petit l'ampleur des dégâts... Difficile d'avaler un café avec la gorge serrée d'autant qu'il était désormais froid.

Portée par une habitude inconsciente, elle se dirigea vers sa chambre, enfila un vieux pantalon trop

large et taché, réservé aux tâches de jardinage ou de ménage. À ce moment précis, son amour propre en avait déjà pris un sacré coup et l'image qu'elle renvoyait était le cadet de ses soucis. De toute façon, elle était incapable de fouiller dans son placard en raison de sa gueule de bois carabinée. À son réveil, elle allait à peu près, la tête lourde, mais rien de bien méchant. Et au fur et à mesure que les minutes avançaient, un cocktail d'enfer s'installait dans sa bouche. L'alcool lui attrapait les tripes et broyait son estomac comme pour lui rappeler son pouvoir nocif.

– Je suis prête, dit-elle en remontant la fermeture de sa parka.

Peter cligna des yeux, comme pour réajuster sa vision, persuadé qu'il y avait un truc qui clochait. D'ordinaire, elle arrivait petite chemise, pantalon noir moulant, son rouge à lèvres vif annonçant sa présence avant même qu'elle ne parle. Son regard noir était toujours souligné d'un trait de crayon et sa coupe au carré impeccable. Mais là, rien. Elle avait juste l'air d'avoir vérifié dans le miroir qu'elle avait encore une tête sur les épaules.

– Tu as le temps de finir ton café, Mélody. On en a pour la matinée dans tous les cas. J'ai annulé mes rendez-vous, tu devrais en faire autant.

Il n'avait pas exagéré. Mélody découvrit enfin sa voiture, les deux pneus droits déchirés. Bien enten-

du, il n'était pas envisageable de rouler davantage et une dépanneuse fut aussitôt appelée. Le véhicule, garé sur le trottoir d'une zone pavillonnaire, portait de nombreuses traces de boue. Comment avait-il pu se retrouver dans un état pareil ? Intriguée, elle inspecta les alentours. Une seule route traversait le lotissement et formait une boucle. Elle se souvenait avoir roulé dans cette boucle infernale sans arriver à en sortir jusqu'au moment où une voiture surmontée d'un gyrophare l'obligea à stationner. Étonnamment, elle se souvint d'un grand soulagement. Sans broncher, elle était descendue de sa voiture pour suivre les ordres des hommes en uniforme.

Peter et Mélody attendaient la dépanneuse depuis une vingtaine de minutes. Elle n'avait pas prononcé un mot. Sa silhouette élancée errait dans le quartier, comme une âme en peine cherchant à raviver sa mémoire. Elle voulait comprendre et retracer son épopée de la veille.

Elle fonctionnait toujours ainsi. Ses angoisses s'apparentaient à des petits cris dans sa tête, une agitation incessante qu'elle ne pouvait pas ignorer. Mais au lieu de se laisser submerger, elle les observait avec froideur, les analysait et les décortiquait. Elle appliquait cette mécanique à tout ce qu'elle croyait avoir dit ou fait de travers. Certes, ce mode de fonctionnement était fatigant, mais il lui offrait

parfois un certain répit. Ce matin-là, elle était bien décidée à reconstituer cette fameuse soirée.

Pour l'instant, rien ne collait et sa principale interrogation portait sur le timing. En effet, le quartier résidentiel se trouvait à mi-chemin entre le bar, « La Loupiote », où elle avait passé la soirée, et son domicile. Le trajet séparant le bar du lotissement ne pouvait pas prendre plus de dix minutes. Un message de Martin, lui demandant si elle était bien rentrée, avait été envoyé à 23h50. Il était évident qu'elle avait quitté La Loupiote vers 23h30 et pourtant Peter était allé la chercher au commissariat en pleine nuit. Qu'avait-elle fait cette nuit-là ? Avait-elle tourné dans le pâté de maisons durant des heures ? D'ailleurs combien de temps avait-elle réellement passé au volant de sa voiture ?

– Au fait Peter, à quelle heure es-tu venu me chercher cette nuit ? demanda-t-elle avec légèreté pour ne pas laisser transparaître les idées fixes qui commençaient à lui ronger l'esprit.

– Vers deux ou trois heures du mat... le dépanneur ne devrait plus tarder.

La réponse se fit ressentir au plus profond de son estomac. En supposant qu'elle avait passé une trentaine de minutes avec les policiers, il lui restait trois heures d'errance dans une zone pavillonnaire minuscule, à quelques minutes du bar... trois heures vides de souvenirs, avec pour seuls indices des traces de boue sur la voiture et des pneus éclatés.

Elle n'en finissait plus d'observer ce lotissement de banlieue tout juste sorti de terre avec ses maisons aux crépis propres, aux murettes en cours de finition et aux arbres rachitiques. C'était un endroit où l'âme avait encore du mal à trouver son souffle. Les maisons, toutes identiques, ressemblaient à des petits cubes montés en série. Le lotissement était une promesse d'un avenir paisible, mais, au fond, il n'était qu'un compromis entre une population toujours plus nombreuse et une nature sous respirateur artificiel. « Avec ma bagnole, j'ai dû foutre un sacré bordel dans ce quartier tranquille... en plus, un mercredi soir, en pleine semaine », pensa-t-elle.

La dépanneuse arriva enfin, son moteur bruyant rompant avec le calme ambiant. Elle s'arrêta, juste à côté de la Peugeot verte de Mélody. Le chauffeur descendit avec l'air de celui qui n'a pas le temps pour les cérémonies.

– Bonjour madame, dit le rougeot en lui tendant généreusement une grosse main poilue qu'elle serra machinalement. Eh bien, vous vous êtes pas ratés, ajouta-t-il en se penchant sur les pneus. Vous avez fait un concours de drifts, s'esclaffa-t-il.

D'ordinaire, le couple aurait pris part à la plaisanterie, mais seul Peter esquissa un sourire en coin.

– Ce sont des choses qui arrivent, renchérit le dépanneur.

Mélody reçut sa remarque comme un acte de pitié. Elle ne devait pas être belle à voir dans sa

tenue négligée, le visage pâle et creusé, ses lèvres disparaissant sous l'effet du stress. Encore une fois, elle nota que sa chevelure était à l'image de son humeur. Ses mèches molles et collantes devaient lui donner un air de chien mouillé. D'ailleurs, son esprit était si dérangé qu'elle ne se souvenait plus si la pluie venait de tomber. Le temps était-il sec ce matin ? Les gouttes étaient si fines qu'on oubliait leur présence.

– Combien prenez-vous pour la remorquer jusqu'au garage Labécane ? demanda Peter.

– Vous ne passez pas par votre assurance ?

– Non, on ne va pas faire de déclaration, répondit-il aussitôt.

Habituellement posé, Peter avait répondu de manière étonnamment rapide, mais Mélody, qui aurait tant aimé devenir invisible à cet instant précis, ne posa pas la moindre question.

– Alors ce sera 150€, et 120€ en liquide.

À ces mots, Peter sortit les billets de sa poche qu'il tendit au dépanneur. Sans perdre de temps, l'homme sangla le véhicule pour le hisser sur sa remorqueuse, salua ses clients et démarra aussitôt.

– Monsieur, elle est à vous la voiture qui vient d'être remorquée ?

En se retournant, Mélody et Peter firent face à un sexagénaire, chaussés de bottes.

– Oui, pourquoi ? demanda Peter.

– Parce que cette voiture a abîmé ma clôture. C'était vous au volant ?

– Non, un ami, rétorqua aussitôt Mélody, ne voulant pas admettre devant cet homme que c'était elle.

– Je ne sais pas qui contacter pour l'assurance...

– On peut certainement s'arranger, répondit Peter. Pouvez-vous nous montrer les dégâts ?

– J'habite au coin, suivez-moi.

– Avez-vous vu ce qui s'est passé hier ? questionna Mélody qui s'était rapprochée de l'homme tandis que Peter soufflait son énervement.

– Oui, j'ai été réveillé par des crissemments de pneus... un vacarme pas possible. Franchement, c'était infernal. Votre ami était bloqué un peu plus haut, il avait dû rater le virage et monter sur le terre-plein. Il était complètement embourbé. Il accélérail comme un fou, mais les roues étaient bloquées et frottaient contre je ne sais quoi... on voyait bien qu'il paniquait... il faisait n'importe quoi. Il a fini par se dégager et s'est mis à tourner dans le lotissement. C'est là que la police est arrivée. Enfin bref... vous voyez, il a accroché ma palissade. Le piquet a bougé... il est tout de travers maintenant. Faut tout recalibrer, les lattes aussi ont pris et la lasure a sauté.

Certes, la palissade avait pris un coup, mais rien de dramatique. Là où les piquets s'alignaient avec une rigueur militaire, l'un d'eux penchait légère-

ment. Certaines lattes de bois décalées de quelques centimètres témoignaient du frottement. Des éclats de peinture traînaient sur le trottoir. Le gars gonflait l'affaire comme si c'était le mur de Berlin qu'il fallait reconstruire. Peter voyait bien que c'était trois fois rien : un coup de marteau bien placé, deux coups de pinceau, et le problème était réglé. Mais il n'avait pas envie de discuter, pas aujourd'hui, pas pour ça.

– On va vous dédommager, dit Peter d'un ton un peu sec en lui donnant son numéro de téléphone.

– Vous savez si d'autres voisins ont réagi ? continua Mélody.

– Oui. Les policiers sont arrivés assez vite finalement. Une voisine avait appelé, à cause du bruit. Et vous savez pas la meilleure ?

– Non, dites-moi... s'inquiéta-t-elle.

– Il paraît que les policiers étaient à la recherche d'une voiture de la même couleur, verte, qui aurait été signalée en train de rouler dans un champ... c'est la voisine qui me l'a dit.

– Dans un champ ? Il n'y a pas de champ par ici.

– Bon, on y va Mélody, s'impatienta Peter.

– Juste une dernière question, il était quelle heure ?

– Je crois qu'il m'a réveillé vers une heure du matin... heu... plutôt une heure trente.

– Si tard ?

– Oui, c'était en pleine nuit.  
– Bon, moi, j'y vais, s'énerva Peter.  
– Merci pour les précisions, monsieur. Au revoir.  
– Mais pourquoi tu le remercies ? chuchota Peter en regagnant sa voiture. On va lui refaire sa putain de palissade qui n'a rien du tout et en plus c'est une concierge. Et puis, ça t'avance à quoi toutes ces questions ? Hein, dis-moi. Ce besoin de remuer... bref, moi, il me tarde juste que tout soit fini.

– J'ai besoin de comprendre, répondit-elle d'une voix à peine audible.

– Arrête ça et ne m'en parle plus. Je te connais, cette histoire va devenir une obsession. On en reparlera au moment de payer les réparations de la bagnole.

La bouche pincée, Mélody regardait les es-  
sue-glaces faire leurs allers-retours grinçants en rai-  
son de la pluie trop fine. Les grincements étaient  
accentués par le silence qui régnait entre eux. Lui,  
tenait le volant d'une main ferme, l'autre posée  
sur le levier de vitesse, tout dans son attitude di-  
sait qu'il ne comptait pas rompre ce silence. Elle, à  
côté, était ailleurs. Pas un mot, pas un soupir, juste  
ses yeux qui fixaient la route. La lumière grise du  
ciel tombait sur son visage tiré, comme si elle por-  
tait tout le poids de ses pensées qu'elle ressassait.  
Parce qu'elle ressassait, c'était évident. Qu'avait-elle  
fait entre 23h30 et 1h30 du matin ? Deux heures,

c'était long. Il y avait eu le temps de se passer tant de choses.

De temps en temps, il jetait un coup d'œil rapide, mais elle ne bougeait pas, pas un battement de cils. Juste cette fixité muette qui donnait l'impression qu'elle pouvait traverser une tornade sans même s'en rendre compte.

Au garage Labécane, la Peugeot verte trônait là, bien en vue, comme un objet du délit que l'on n'aurait pas pris la peine de planquer. Un vrai mouchard métallique qui traînait un air de honte et semblait dire « ouais, c'est moi, j'ai merdé ». En passant la porte vitrée poussiéreuse de l'accueil, ils furent reçus par la secrétaire.

– Alors c'est pourquoi ? dit-elle sèchement, ses longs ongles rouges pianotant sur le clavier avec nervosité.

– Nous sommes là pour la Peugeot verte qui vient d'être déposée, répondit Peter calmement.

– Pfff, y'a de l'attente, on ne pourra pas s'en occuper avant la semaine prochaine, ronchonna-t-elle sans lever les yeux de son écran.

– Et bien, auriez-vous une voiture de prêt en attendant ?

– Une voiture de prêt ? Non, j'ai rien, répondit-elle en mâchouillant un chewing-gum.

C'était ce genre de personne fermée, marquée par des rides profondes qui trahissaient des années

de mécontentement et de frustrations mal digérées. Aussi sèche dans sa voix que dans son visage, la femme d'une quarantaine d'années en paraissait quinze de plus. Comble de l'ironie, l'acariâtre était à l'interface entre l'atelier et la clientèle.

– Mais j'en ai besoin pour aller travailler, souffla Mélody.

– Eh bien, vous prendrez le bus, répondit-elle en remplissant la paperasse. Tenez, signez là. On vous appellera pour le devis. Pas la peine de nous harceler, ça n'ira pas plus vite.

– Dis donc Josy, t'as pensé à la petite Twingo qu'on vient de récupérer ? lança un mécano qui avait entendu la discussion depuis l'atelier.

Il s'approcha en s'essuyant les mains sur un chiffon imbibé de cambouis, et déposa une clé sur le bureau. La secrétaire lui jeta un regard noir, avec un certain « mêle-toi de tes affaires » dans les yeux.

– Personne ne m'l'a signalée, s'énerva-t-elle en tendant la clé à Peter.

– Il n'y a pas d'état des lieux ?

– Pas le temps, ronchonna-t-elle. C'est la Twingo orange, juste devant.

Ce n'était pas un joli orange vif, mais un orange délavé, comme une mandarine oubliée. Peter remarqua qu'une aile était abîmée. Mélody monta à l'intérieur, le siège collait et l'odeur de vieux plastique se mêlait au diesel. Avec difficulté, elle tourna

la manivelle pour baisser la vitre. «Ça existe encore ? » pensa-t-elle en passant la tête par la fenêtre.

– Peter ! Ne m’attends pas, j’ai une séance de musicothérapie à la maison de retraite.

La phrase se déploya dans l’air, entre le bruit du moteur et celui de la pluie. Ses mains crispées sur le volant de cette petite voiture qu’elle n’avait pas encore domptée et qui crachotait à chaque accélération, elle filait déjà sur la route.

Au début, des gouttes légères tombaient, semblables à des notes discrètes de piano. Puis, la pluie s’intensifia, se transformant en une véritable symphonie de cymbales et de percussions. Tout autour semblait se liquéfier. Le bitume se noyait sous l’assaut des flaques géantes. L’eau s’infiltrait partout, et engloutissait les bas-côtés. Les pneus de sa voiture avaient commencé à glisser, mais elle gardait le cap.

Ce n’était pas qu’une averse, c’était ce fameux changement climatique dont lui parlait si souvent Sokal, la fille d’une résidente de la maison de retraite. Ce n’était pas dans son habitude de causer aux inconnus, mais cette femme, qui semblait rêvasser, avait une détermination à toute épreuve. Elle avait aidé à convaincre le directeur de la résidence du Bois Fleuri d’autoriser les séances de musicothérapie. Pour Mélody, ce fut comme un souffle de victoire. À partir de là, un lien s’était tissé. Chaque fois qu’elles se croisaient dans les couloirs, elles dis-

cutaient : elle de musique, de ses souvenirs d'orchestre, et l'autre, de ses recherches sur les glaciers qui fondaient et du niveau de la mer qui montait.

Le nez en avant, elle ne distinguait plus qu'une vague silhouette des panneaux de signalisation et le monde se réduisait à quelques clignotements de feux rouges. La pluie était devenue une masse compacte qui enveloppait tout. Mélody repensait aux explications de Sokal, cette histoire d'augmentation de l'évaporation, d'air chaud qui retenait davantage l'humidité et qui permettait aux nuages de contenir plus d'eau, et de saisons pluvieuses qui se modifiaient en intensité comme en durée. C'était l'évidence d'une catastrophe que l'on n'avait pas voulu voir, mais qui arrivait de plein fouet.



## Chapitre 2

Mélody arriva enfin à la résidence du Bois Fleuri, le moteur de la Twingo orange toussotant une dernière fois avant de se taire définitivement. La pluie avait cessé, comme ça, d'un coup. Plus une goutte, mais l'air restait saturé d'humidité. Elle ouvrit la portière et se glissa hors de la voiture. Le bruit des flaques sous ses pas était un peu désagréable.

Elle longea le chemin arboré qui menait à la bâtisse. C'était une ancienne demeure de maître sur trois étages, typique des maisons toulousaines avec ses briques rouges encadrant les fenêtres. Une lumière chaude perçait désormais les nuages. Par moments, il pleuvait, puis, un instant après, le soleil faisait son apparition. Quelques fleurs semblaient même annoncer le printemps en plein mois d'octobre. Bien que l'on fût dans le sud de la France, il n'était pas normal de voir des pétales en cette saison. L'odeur que dégageait la nature renaissante après la pluie lui apporta un plaisir presque animal.

Trois semaines auparavant, jamais elle n'aurait imaginé marcher dans cette allée avec enthousiasme. Lors de sa première visite, elle n'avait pas dépassé l'accueil où l'attendait une horde d'édentés et de vieilles dames en fauteuil roulant. « Contrat » et « recherche » résonnaient alors comme une contrainte pesante. Elle avait signé pour une étude sur l'impact des thérapies musicales dans la rééducation des troubles neurocognitifs, une approche visant à stimuler la mémoire, le langage et à apaiser les patients. Et quel plus beau laboratoire d'expérimentation qu'une maison de retraite ! C'était son initiative, mais de la théorie à la pratique, il y avait la réalité. Entre les langues pendantes, les dos bossus, les pieds tordus et autres déformations qui défiaient les lois de l'apesanteur, le spectacle était digne de la Cour des Miracles. Elle avait observé ce concentré de gnomes avec un peu de dégoût et beaucoup de tristesse et elle était repartie le cœur lourd et les larmes aux yeux.

Et pourtant, quelques semaines plus tard, elle arpentait les lieux sans la moindre gêne. Heureuse de revoir ses patients, elle s'était habituée aux vieux à l'allure de zombie, à cette odeur étrange de cantine et d'urine, et à cette chaleur étouffante que les résidentes supportaient avec trois épaisseurs de gilets. Elle aimait croiser Jacqueline assise à l'entrée pour fumer « sa clope » qu'elle attendait comme le

saint sacrement. La mamie avait du succès auprès des soignants qui se disputaient la gestion de son paquet et de ses pauses cigarette. Il y avait Monsieur de la Salvetat, la soixantaine, un ancien musicien. Le bonhomme avait complètement disjoncté suite à un AVC, mais gardait son sens de la mélodie. C'était une véritable énigme pour la science.

Et puis, il y avait Sokal et sa mère qui chérissait sa fille d'un baiser fatigué et d'une étreinte sans force... cet enfant dont elle ne se souvenait que du nom, mais qu'elle aimait tant. Quant à Sokal, elle avait appris à savourer l'instant présent. Il n'était plus question de se projeter ni dans l'avenir ni dans le passé qui avait disparu de la mémoire de sa mère. Coupées des autres, coupées du temps, dans une minuscule chambre personnalisée par un tableau et une lampe de chevet, elles partageaient ces petits moments de vie, profitant d'être ensemble, tout simplement.

Ce fut donc d'un pas franc que Mélody se dirigea vers l'accueil pour inscrire son nom sur le registre des entrées, une mesure imposée depuis l'épidémie du Covid permettant de tracer les éventuels cas contacts. Quelques lignes au-dessus de son nom, figurait celui de Dorothee Frangelle, la fille d'une de ses patientes. Comme elle allait justement voir la mère en séance de musicothérapie, elle se dit que ce serait l'occasion idéale pour croiser Dorothee et lui

poser quelques questions sur la soirée de la veille, cette soirée du 28 octobre qui laissait un vide insupportable dans son cerveau.

Elle trouva la mère de Dorothée oubliée dans un petit salon où elle attendait qu'une aide-soignante la fasse un peu boire ou tout simplement prenne le temps de lui parler. Encore une fois, la maison de retraite était en sous-effectif et les soignants finissaient les toilettes du matin, le chronomètre dans la tête. Le directeur affirmait avec suffisance « on ne trouve pas de personnel, les gens ne veulent plus travailler », ce à quoi Mélody avait envie de lui renvoyer « si tu arrêtais de payer ton personnel au lance-pierre au lieu de graisser la patte de tes actionnaires ». En effet, la résidence du Bois Fleuri était une maison médicalisée privée de luxe. L'établissement cultivait son image de prestige avec une communication soignée et le faisait sentir jusque dans le prix de l'hébergement.

– Bonjour Madame Frangelle, comment allez-vous ? souffla Mélody en lui passant la main sur ses épaules pointues.

– Oh ! Je suis contente de vous voir, répondit-elle avec un éclat de lumière dans le regard et un sourire discret.

Dans son esprit embrumé, elle avait trouvé la force de récupérer sept mots pour les organiser et les murmurer avec application. Mélody empoigna le fauteuil roulant pour l'emmener dans sa chambre.

Au détour d'un couloir, juste en face de l'infirmerie, elle reconnut Dorothée. La femme ne pouvait pas renier ses gènes : la même silhouette, longue et osseuse, le même visage au nez allongé et à la bouche si large qu'elle semblait contenir trop de dents. La mère et la fille avaient quelque chose de chevalin lorsqu'elles souriaient en laissant apparaître leurs gencives. Des os plus saillants, une peau ridée et tachetée, des cheveux parsemés et une posture voûtée les différenciaient, mais au-delà des effets du temps, elles étaient des copies conformes.

Dorothée était en pleine conversation avec Mireille, une infirmière et Martin, le fils d'un de ses patients. Les voix étaient basses et pourtant il y avait de la tension autour d'eux. Martin, les bras croisés, se tenait droit, le regard fuyant, comme s'il guettait une ombre. Bien qu'elle fût de dos, Mireille semblait crispée dans sa posture, la tête enfoncée entre les épaules. Quant à Dorothée, elle était silencieuse, absorbée par les chuchotements des deux autres. C'était bien la première fois qu'elle voyait la femme muette. Coiffée d'un serre-tête, et habillée d'une longue jupe qui lui tombait jusqu'aux chevilles, d'un chemisier à fleurs et d'un gilet tricoté, la vieille fille était une vraie commère. Mais là, pas un mot, elle se contentait de regarder Martin en se mordillant les lèvres. Mélody poursuivit son chemin dans le couloir sans ralentir. Elle poussait le

fauteuil roulant de Madame Frangelle d'un pas déterminé, laissant derrière elle les trois autres. Ils ne la virent même pas, enfermés dans leur cercle de murmures.

Dans sa chambrette, Madame Frangelle tapait en cadence. Ses mains veinées gardaient le compte en tremblotant. Ce n'était pas facile de suivre Mélody dans ses « un, deux, trois ». Mais elle l'avait fait, avec maladresse, certes, mais elle l'avait fait. Après avoir noté les progrès de sa patiente, elle lui dit en attrapant son enceinte portable :

– Maintenant, détendez-vous, pas besoin de bouger ni de réfléchir, juste d'écouter.

Le morceau de musique commençait comme un murmure lent invitant à la détente. Madame Frangelle ne résista pas longtemps et sa tête bascula en arrière dans un ronflement. Mélody céda également à la somnolence, épuisée par sa journée et encore sonnée par la cuite de la veille.

Il n'en fallut pas plus pour que quelques flashes de la soirée remontent : sa vision de nuit était médiocre et l'alcool avait dû finir de rétrécir son champ visuel. Le visage presque collé au pare-brise, elle avait raté son virage pour atterrir dans le terre-plein où sa voiture s'était embourbée. Dans sa tête résonnait encore le chuintement gluant des pneus qui patinaient dans la boue. Elle se revoyait, les mains moites et la tête sur le volant, pleurant d'impuis-

sance. Elle avait écrasé l'accélérateur, fort, trop fort, trop vite. Le moteur rugissait, la boue éclaboussait les portières dans un bruit gras, mais la voiture ne bougeait pas d'un centimètre.

La panique avait compressé sa poitrine. Sur le tableau de bord, l'horloge semblait crier l'urgence. Pourquoi n'avait-elle pas appelé Peter ? Pourquoi cette obsession de fuir au plus vite ? Elle se souvenait avoir insisté, encore et encore, le moteur râlant, les roues tournant sur la terre détrempée. Elle était sortie de la voiture, avait plaqué ses mains contre la tôle froide du coffre et avait poussé de toutes ses forces. Rien. Ses jambes tremblaient, ses pieds glissaient, et elle avait fini par s'écrouler.

Son cœur battait fort lorsqu'elle s'était précipitée de nouveau à l'intérieur du véhicule. Chaque fibre de son corps hurlait qu'il fallait partir, tout de suite. Elle avait essuyé ses mains sur son pantalon, tourné la clé, et le dos contre le dossier, enfoncé l'accélérateur une dernière fois. D'un coup, la voiture avait bondi au-dessus du terre-plein, les pneus retrouvant enfin leur prise sur le bitume. Sans hésiter, elle s'était engagée dans la boucle du petit lotissement, les nerfs à vif.

Elle avait fermé les yeux quelques minutes. Pourtant, quand elle les rouvrit, elle eut cette étrange sensation d'avoir glissé ailleurs. Peu à peu, le monde autour d'elle reprit forme. Les notes d'un violoncelle se firent plus nettes avant que le morceau ne se

termine. Le silence qui s'installa ensuite portait la gravité d'un mauvais pressentiment. Mélody sentit cette peur viscérale lui tordre l'estomac. Pourquoi cette panique ? Que s'était-il donc passé, cette nuit, pendant ces deux heures ? Une goutte de sueur coula le long de sa nuque, provoquant un léger frisson.

Comme si elle avait attendu juste derrière, l'oreille collée à la porte, Dorothée entra sans bruit. Elle avait ce don d'apparaître toujours au bon moment, sans qu'on sache d'où elle venait. À croire qu'elle avait appris à s'effacer pour mieux s'immiscer dans la vie des autres.

– Bonjour Mélody, ça s'est bien passé ?

– Oui, très bien, ta maman fait des progrès. C'est bien que je te voie, j'ai des petites choses à te demander à propos d'hier.

– Pourquoi ?

– Deux, trois détails, rien de plus, répondit-elle en haussant légèrement les épaules comme si la conversation n'avait vraiment pas d'importance.

Mais elle comptait... elle comptait même beaucoup. Dorothée était un témoin potentiel de ce qu'elle avait pu faire la veille au soir. Mais c'était également ce genre de personne qui avait la capacité à transformer un souffle en une tempête et qu'il fallait manier avec des pincettes.

– Si tu veux bien, je préférerais en discuter dehors, chuchota Dorothée.

– Bien sûr, répondit Mélody en quittant la chambre.

Dehors, l'averse avait laissé place à un soleil étonnamment chaud. Les températures faisaient le grand écart. On se réveillait en grelottant et, à midi, c'était l'été en plein automne. Les gens passaient de la polaire à la chemise, pris au dépourvu par cette température qu'aucune météo n'avait anticipée. Mélody savourait cette chaleur. Ce n'était pas un vrai soulagement, mais juste un répit. En elle, un froid plus insidieux persistait, nourri par ses peurs diffuses. Alors, elle ferma les yeux, laissant le soleil repousser ce frisson intérieur.

Mais une question la frappa : comment en était-elle arrivée à passer la soirée avec Dorothée et Martin ? Après tout, ces deux-là n'étaient que les enfants de ses patients. Certes, elle les avait rencontrés à plusieurs reprises, mais de là à sortir avec eux ? Quelle drôle d'idée avait-elle eue là ?

Mélody avait un bon contact avec les gens, un atout hérité autant de son métier que de son éducation. Formée dès son plus jeune âge aux règles de convenance, elle avait le sourire facile et les paroles amicales venaient naturellement. Pourtant, elle évitait les discussions trop longues. Un peu par pudeur et surtout par désintérêt, elle fuyait les récits du quotidien.

Dorothée en revanche n'était pas du tout dans le même registre, elle adorait les ragots et les po-

tins. Ce genre de personne qui avait une vie bien rangée et qui se délectait du malheur des autres, comme pour justifier l'encéphalogramme plat de ses journées.

Quant à Martin, la cinquantaine bien entamée, il n'était pas vraiment gros, juste un peu mou. C'était un homme gentil, mais d'une gentillesse fade. Il disait toujours «oui», «d'accord», parce que dire «non» demandait une énergie qu'il n'avait pas. Avec son éternel cardigan beige et son sourire flou, il passait généralement inaperçu. Sauf que Dorothée, elle, ne l'oubliait jamais. Partout où il allait, elle n'était jamais loin. Ensemble, ils formaient un duo surprenant : l'une, médisante, l'autre, un peu naïf.

Alors comment s'était-elle retrouvée au bar avec eux ? Certes, il y avait eu cet épisode malheureux de maltraitance qui l'avait rapprochée de Dorothée, de Martin, mais surtout de Sokal. Ensemble, ils avaient tenté de faire renvoyer une aide-soignante mal intentionnée qui, selon des rumeurs, avait fini par démissionner.

– De quoi voulais-tu me parler ? demanda Dorothée qui venait de la rejoindre à l'extérieur.

Mélody soupira doucement, repoussant les pensées qui s'accumulaient.

– Hier soir...

– Quoi hier soir ?

– Je me suis fait arrêter par les flics.

Les sourcils de Dorothée se rapprochèrent aussitôt créant un pli vertical profond et ses pupilles légèrement dilatées semblaient indiquer un état de vigilance. Sa mâchoire serrée laissa passer un filet d'air sifflant, mais aucune parole.

– Rien de grave, mais te souviens-tu à quelle heure j'ai quitté le bar et dans quel état ?

– Ils t'ont interrogée ? Qu'est-ce que tu leur as raconté ? rétorqua-t-elle en attrapant Mélody par le bras pour l'entraîner dans l'allée, à l'écart des quelques badauds recroquevillés sur les chaises de jardin longeant la façade d'entrée.

– Le problème c'est que j'ai fait un blackout... je ne me souviens de rien ou presque. Dans quel état j'étais en partant du bar ?

– Un peu saoule... C'est vrai qu'avec Martin, on a regretté de t'avoir laissé prendre la voiture dans cet état. Les policiers, ils t'ont dit quoi ?

– Je sais plus...

– Tu leur as dit que tu étais avec nous au bar ?

– Non, je ne crois pas...

– Tu en es sûre ?

– Je ne comprends pas ce qui t'inquiète. Ils s'en foutaient de ce que j'ai fait au bar.

– Oui, expira profondément Dorothée en se redressant. Oublie mes questions idiotes.

– Et je suis partie à quelle heure ?

– 23h... ou plutôt 23h30, je pense. Si je comprends bien, tu t'es fait arrêter à cause de ta conduite, c'est ça ?

– Ben oui.

– Ça arrive... passe à autre chose.

– 23h30 ? Pas plus tard ? T'es sûre ?

– Oui, on est parti en même temps que toi. Quand je me suis couchée, j'ai regardé mon réveil.

– Et Martin ?

– Il est rentré chez lui. Où veux-tu qu'il aille ?  
répondit Dorothée, les joues légèrement rouges.

– T'as raison... Bon, je rentre, je suis fatiguée, ajouta Mélody en faisant un signe mou de la main et en se dirigeant vers le parking où l'attendait la vilaine Twingo.

Dorothée ne lui apporterait rien de plus. Mélody avait perçu un autre aspect de la personnalité de la femme, une sorte d'égoïsme. Certes, elle aimait écouter les histoires des autres, mais elles ne devaient surtout pas l'éclabousser. Elle, qui d'ordinaire entretenait la discussion et se nourrissait de détails pour mieux diffuser le récit à qui voulait l'entendre, était restée à écouter, attentive, presque trop. Dès que le mot « flics » avait été prononcé, elle avait crispé ses épaules, comme si le simple fait d'avoir passé la soirée avec elle avait pu la lier à une quelconque infraction.

## Chapitre 3

Les fenêtres grandes ouvertes, Mélody passait le balai dans les recoins de sa maison avec application. Elle s'étonnait toujours de trouver tant de poussières à certains endroits tandis que d'autres restaient propres à l'image des déchets de l'océan qui s'agglutinent au bon vouloir des courants marins. Suivant les joints du carrelage, elle s'attaquait au centre du salon. Comme dans un jeu de labyrinthe, son balai devait couvrir la surface de la pièce sans repasser par des chemins déjà empruntés. C'est ainsi qu'elle transformait une besogne en un défi stratégique. Mais pour elle, ce n'était pas uniquement un jeu. Elle comptait tout, avec la régularité d'un métronome : les pas sur le trottoir, les marches des escaliers, les carreaux balayés... ça la calmait.

Au-delà du plaisir d'un intérieur propre, cette activité lui permettait de se vider l'esprit. Dans la cuisine, la vaisselle s'empilait en un équilibre précaire. Plongeant les mains dans l'eau chaude, elle se laissa porter par la répétition apaisante de ses gestes.

Une fois l'évier vidé et l'égouttoir chargé de porcelaine impeccable, une satisfaction discrète l'envahit. Puis, elle s'attaqua au rangement.

Le ménage lui avait pris deux bonnes heures, prolongeant sa journée déjà bien remplie entre le dépanneur et sa séance de musicothérapie. Elle avait frotté, épousseté, rangé, pour que le monde autour d'elle s'éclaircisse. C'était sa façon de reprendre le contrôle sur son espace, espérant retrouver un peu d'ordre intérieur comme extérieur.

L'activité semblait concluante jusqu'à ce qu'elle ne tombe sur son jean. Le pantalon entre les mains, elle aperçut des petites taches au niveau des poches et sur les cuisses. La bouche ouverte pour récupérer son souffle, elle rapprocha le textile de ses yeux pour mieux examiner les marques foncées. Pas de doute, c'était du sang ! Il y en avait sur les cuisses, sur les poches de devant et de derrière. Ses jambes se mirent à trembler. Elle s'assit sur le sol de sa salle bain entre la porte et le panier de linge sale. Est-ce que ce sang était le sien ? Elle avait remarqué de petites griffures au niveau des mains. Mais comment s'était-elle blessée ? Désormais, elle se souvenait avoir poussé sa voiture embourbée en vain, être tombée, avoir recommencé à la pousser. S'était-elle blessée à ce moment-là ? C'était plausible. Et pourtant... d'autres pensées bien plus sombres s'imposaient à elle. Une panique sourde la submergea. Elle ne pouvait pas garder ça pour elle.

Les mains tremblantes, elle attrapa son téléphone pour regarder l'heure : 17h20. Peter ne tarderait pas à rentrer. Sans trop savoir pourquoi, elle glissa le jean derrière le panier à linge, comme si elle cachait une pièce à conviction, incapable pourtant de s'en débarrasser.

Quand son conjoint ouvrit la porte, elle était assise sur le canapé depuis une trentaine de minutes, mais cela lui semblait des heures.

– Et si j'avais blessé quelqu'un ? dit-elle sans lui laisser le temps de poser sa sacoche.

– Quoi ? Tu fais quoi là ?

– T'imagines si jamais j'avais blessé...

– Ah non, tu ne vas pas remettre ça.

– Mais c'est possible non ?

– Non, tu aurais été retrouvée tout de suite, je te rappelle que tu as fini chez les flics. Maintenant, arrête avec cette histoire, dit-il en se déchaussant lentement.

Déjà la nuit était tombée et Peter s'installa au côté de Mélody. Il prit la télécommande et alluma la télévision machinalement. Mieux que le ménage, l'écran avait cette capacité à vous avaler l'esprit. Il zappait, passant d'un jeu télévisé aux questions impossibles où les gagnants se voyaient offrir un Larousse, objet d'un autre temps comme d'ailleurs l'étaient les joueurs, à une télé réalité où les plus bêtas étaient mis à l'honneur avec un beau magot en poche, pour finir sur le journal télévisé.

Le générique débuta sur une musique solennelle. La caméra zooma sur le présentateur au visage fermé, dans une lumière tamisée comme pour accompagner le désastre. Derrière lui, les images défilaient : des rues transformées en rivières boueuses, des champs brûlés par le soleil, et d'énormes vagues s'écrasant sur des constructions en bois.

– Bonsoir, débuta-t-il, ce soir, un tableau saisissant de trois nouvelles crises climatiques.

La première séquence montrait le nord de la France, noyé sous des eaux furieuses. Les images étaient sans appel : des maisons étaient à moitié immergées, des meubles flottaient et des habitants trempés jusqu'aux os parlaient de souvenirs emportés et de vies dévastées.

– Ici, commentait une voix off, il n'y avait jamais eu une telle crue.

Le reportage suivant montrait l'Italie où les paysages basculaient dans un autre extrême. Plus de flaques ni de boue, mais des crevasses dans des sols grillés. La vallée du Pô, à sec. Les pêcheurs, transformés en promeneurs, ramassaient des carcasses de poissons morts.

– Si ça continue, on ne récoltera rien cette année, s'indignait un agriculteur.

Enfin, la troisième séquence présentait la Martinique balayée par une tempête d'une violence rare. Les vents hurlaient, couvrant presque

la voix du journaliste. Dans son imperméable, les pieds plantés dans ce qui devait être une route, il s'efforçait de tenir son micro qui émettait plus de grésillements que de paroles. Tout autour, des arbres déracinés, des toitures arrachées et des vagues monstrueuses s'abattaient sur les côtes.

Le présentateur du journal, qui venait de balancer le chaos, affichait à présent un visage différent, presque enjoué, pour enchaîner sur le montant moyen que les Français allaient consacrer cette année aux décorations de Noël.

– On se met un film ? proposa Peter pour ne pas s'appesantir sur ce mélange d'angoisse et de frivolité.

– Si tu veux... répondit Mélody blasée. Tout était trop : les nouvelles du monde qui ressemblaient à une farce sinistre, ses propres pensées, qui tournaient comme un vieux disque rayé. Elle pensa à Sokal, la météorologiste qui implémentait ses modèles climatiques depuis trente ans, à l'image d'un prophète moderne, sans barbe ni toge, mais avec son ordinateur et des bases de données pleines de chiffres.

– J'ai un bon thriller en réserve.

– Ouais...

D'ordinaire, elle était de ceux qui se jetaient dans les polars, prête à s'agripper à l'intrigue, jouant au détective, affirmant qu'elle avait senti le dénoue-

ment. Mais ce soir-là, elle avait plutôt envie d'une comédie avec des blagues débiles, des situations un peu absurdes où tout se réglait en moins de deux. Mais elle ne voulait pas encore gâcher une soirée. Il valait mieux laisser les choses se dérouler comme elles venaient.

Elle lança un coup d'œil discret à son mari, satisfait de la perle rare qu'il pensait avoir dégotée. Alors, elle se renfonça dans le canapé mou, fit mine de suivre, mais son esprit vagabondait ailleurs. La fatigue de la journée pesait de plus en plus lourd sur ses paupières. Enroulée dans son plaid, elle résistait tant bien que mal, mais ses yeux se fermaient par moments, jusqu'à ce que les dialogues du film deviennent un murmure lointain et qu'elle sombre doucement dans un sommeil profond.

Dans son rêve, elle se retrouvait à nouveau au volant de sa voiture, roulant sans vraiment voir où elle allait. Il n'y avait pas de route, mais un terrain chaotique qu'elle traversait à faible allure. Elle distinguait des touffes d'herbes sèches qui frottaient contre le châssis. Ses phares éclairèrent le canard au long cou qui la fixait, apeuré, mais cette fois-ci elle ne se réveilla pas. Comme si son esprit avait pris le dessus et contrôlait mieux l'angoisse qui émanait de la scène. Elle longea la palissade à la recherche d'une sortie. La nuit était noire et aucun éclairage public ne parvenait jusque-là. Seuls les phares per-